

— Un scélérat a tiré sur l'Empereur, répondit la vieille femme qui s'assit, incapable de proférer une parole de plus.

La comtesse poussa un cri terrible et se souleva sur son lit.

— Oh ! mon Dieu, ils l'ont tué, lui aussi, s'écriait-elle en se renversant en arrière.

— Dieu l'a sauvé, murmura la nourrice à demi évanouie dans les bras de sa fille.

Nadiège eut un rugissement de panthère blessée.

— Quo dit-elle ? fit Fœdora.

— Dieu a sauvé le Petit Père, s'écria Paulovna triomphante.

— Qu'il soit loué, fit la malade dont le visage rayonna de bonheur.

Pâle, d'une pâleur cadavérique, les yeux brillant d'une clarté sinistre, la Sibérienne se tenait debout devant la nourrice à demi évanouie et haletante, se rongait les poings.

A ce moment la camériste remarqua le linge ensanglanté qui entourait le poignet de sa mère.

— Tu es blessée, matouchka, dit-elle.

— C'est lui qui m'a mordu, répondit-elle.

— Qui lui ? siffla Nadiège entre ses dents serrées.

— L'assassin, Solovief.

— Il s'appelle Solovief, et il t'a mordu, mais que dis-tu donc là, tu délire, c'est impossible.

— Il m'a mordu parce que, quand il a eu tiré son premier coup de pistolet sur le petit Père, je l'ai saisi par les cheveux pour l'empêcher de recommencer, alors on l'a pris et conduit à la police où il a dit devant moi : je suis Jean Solovief.

— Malédiction ! et on ne l'a pas tué, on ne l'a pas exterminé, érasé, mis en morceaux ce lâche, s'écria Nadiège, ah ! si j'avais été là, je l'aurais étranglé de mes propres mains.

— Le maudit a essayé de s'empoisonner, mais un médecin, ton médecin, ma Fœdorouchka, le docteur Edward qui se trouvait là par hasard, lui a fait vomir son poison pour qu'il pût répondre à ceux qui l'interrogeaient.

— Le juge Tarakanof sans doute, gronda la Sibérienne, et le baron Guntherwald, c'est complet, et elle éclata de rire.

Riant ainsi avec des traits convulsés et la flamme dans les yeux elle était hideuse à voir.

— Qu'a-t-il pu répondre, le scélérat, demanda Paulovna, qui lui avait fait le Petit Père ?

— Il a dit qu'il avait agi par ordre de la société secrète et qu'il avait des complices.

Nadiège se retourna vers la malade, dardant sur elle son regard haineux : Entends-tu, ohère sœur, il a des complices et il les dénoncera, je plains la pauvre Strella, celle qui, siégeant au comité, a signé l'arrêt de mort de l'Empereur.

— Et moi, je me réjouis de penser que cette maudite sera punie comme elle le mérite, s'exclama la camériste indignée de la pitié de Nadiège pour le coupable.

Il sembla à la comtesse qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur.

— Oui, repit la nourrice, elle ne mérite pas de pitié cette femme qui après avoir tué notre Maxime Mikailofa voulu assassiner l'Empereur.

La tête de la malade retomba lourdement sur son oreiller.

La nourrice s'approcha tout effrayée :

— Silence, dit-elle, le médecin a ordonné de lui éviter les émotions, nous avons trop parlé.

— La joie ne tue pas, répondit la Sibérienne, et c'est de bonheur, de voir son Petit Père sauvé providentiellement par sa petite mère, qu'elle vient de se trouver mal.

Puis tout bas, elle ajouta : Comtesse Strella, tu es cause que ma vengeance m'échappe, mais tu n'échapperas pas à ma vengeance.

Grégori et Vania qui rentraient confirmèrent le récit de la paysanne.

L'Empereur, qu'aucune des balles n'avait atteint, était retourné au palais et s'était montré au balcon pour remercier la population. Toute la ville se pavaisait de drapoux, la joie éclatait de toute part ; les hauts fonctionnaires, les généraux, le clergé accouraient haletants pour féliciter le Tzar. Bientôt, au bruit des voitures et aux acclamations populaires, se mêla la voix grave du bourdon de Casan ; à ce signal mille cloches jetèrent au vent leurs joyeux carillons. On s'embrassait dans les rues, la joie débordait dans la capitale.

Nadiège ne pouvait plus y tenir, elle avait soif de nouvelles que personne ne songeait à lui apporter ; elle appela un isvochik et se fit conduire chez le juge. Tarakanof venait de sortir en grand costume, Guntherwald ne se trouvait pas chez lui ; Brémond courait pour se renseigner ; Viudex avait fermé ses magasins ; le docteur s'occupait à soigner Solovief, pour qu'il ne mourût pas avant d'avoir parlé ; le sénateur n'avait pas quitté le palais. Tous ces gens-là tenaient à se montrer les plus empressés, les plus heureux, les plus dévoués.

La Sibérienne prit le parti de se mêler à la foule toujours grossissante, n'interrompant ses enthousiastes hurrahs que pour se répandre en malédictions contre l'assassin et ses complices.

Le flot humain l'entraîna à la place de l'Amirauté.

Sur le perron du palais, tout une marée montante de voitures venait battre le pied, c'était une incessante cascade d'uniformes et d'habits brodés, les uns montant, les autres descendant.

De moment en moment, des gendarmes à cheval, emprisonnés dans cette mer vivante criaient : place, place, tandis que du haut du perron, des huissiers, en livrée rouge, brodée d'aigles noirs, vociféraient d'une voix de stentor : Le carrosse de leurs altesses impériales le grand duc et la grande duchesse ; la voiture de son Excellence l'ambassadeur de France ; l'équipage de sa haute lumière le prince Gortchakof ; le traîneau du prince Bibikof ; de son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre ; du gouverneur civil ; de sa haute noblesse le baron von Gunterwald, et le peuple applaudissait, agitait ses bonnets et ne se lassait pas de crier : Vive l'Empereur !

En ce moment, il se fit cependant un silence extraordinaire, un huissier appelait : la voiture de son Excellence le général Zoureff ! Un quart d'heure auparavant on l'avait sifflé quand, sa lettre de démission de grand maître de la police à la main, il était, pâle et consterné, entré au palais, cette fois on se préparait à le huer ; au lieu de cela, quand il apparut à la porte le front radieux, jetant fièrement au vent les fragments que l'Empereur venait de lacérer en lui disant : je suis content de vous, la foule l'applaudit, comme elle venait d'applaudir son collègue Drentheln, général des gendarmes.

Presque aussitôt, les tambours battirent au champ et, sur le seuil du palais, l'Empereur se montra accompagné du grand duc héritier, avec lequel il descendit les marches du perron pour traverser la foule.

Alors ce ne fut plus de la joie, mais du délire. Au milieu de cette foule qui se prosternait sur son passage, le Tzar s'avancit saluant à droite et à gauche, remerciant de la main et parfois essuyant une larme d'attendrissement, que cet enthousiasme si vrai et si universel faisait rouler dans ses yeux.